

## ALLOCUTION D'OUVERTURE

Jean RÖSCH.

---

CHER PROFESSEUR RIGHINI.

C'est un agréable devoir pour moi que de vous remercier à la fois des aimables paroles de bienvenue que vous venez de prononcer, et du précieux concours que vous avez bien voulu nous apporter dans l'organisation de cette réunion.

Nous sommes ici pour discuter d'un problème qui n'est pas directement astronomique en ce sens qu'il ne consiste pas à trouver immédiatement des renseignements nouveaux sur l'Univers, but de notre Science. Il est pourtant aussi important pour nous que celui, pour une armée, de se préparer de bonnes bases avant de se lancer dans la bataille; pour reprendre un mot devenu très à la mode dans le vocabulaire militaire, c'est un problème de *logistique*.

Il y a quelques millénaires ou quelques siècles, il ne se posait pas, bien qu'il y eût déjà des astronomes, simplement parce qu'il n'y avait d'astronomes que dans les pays où le ciel très souvent clair attirait les regards, aux environs des tropiques — Chaldéens, Égyptiens, Chinois, puis Mayas, Incas, Arabes. Mais, la curiosité aidant, des vocations d'astronomes sont nées dans d'autres pays; d'abord dans ceux encore très favorisés par le climat, comme le vôtre, qu'illustra Galilée; puis dans d'autres qui le sont beaucoup moins et où, peut-être grâce à l'oisiveté forcée imposée par les nuages, sont nées les premières théories de l'astronomie moderne, avec Képler, Copernic, Newton. Puis le reflux s'est fait : les astronomes ont sagement compris que les plus brillantes théories n'étaient rien si elles ne reposaient pas sur l'observation de l'univers réel, et on les a vus descendre en latitude pour rechercher des lieux plus cléments — je n'en veux pour exemple que celui de nos collègues suédois et allemands venant s'installer sous le beau ciel de votre île de Capri. Mais jusqu'à une époque pas très lointaine, les astronomes se bornaient à rechercher un climat aussi peu nuageux que possible, et le problème était assez simple. Maintenant, il ne l'est plus du tout : les instruments se sont perfectionnés à un point tel que les moindres défauts de l'atmosphère terrestre limitent leurs performances et rendent vains les efforts techniques déployés pour améliorer ces performances. Il faut donc mettre au point des méthodes permettant de déceler les sites les plus propices et se mettre d'accord, à l'échelle mondiale, sur l'emploi de ces méthodes. L'U. A. I. a donc décidé de réunir un Symposium sur le Choix des Sites. Mais un premier problème se posait aux organisateurs : Comment choisir le Site du Symposium sur le Choix des Sites ?

Heureusement, ce problème est beaucoup plus facile à résoudre que le suivant. Car, si les astronomes ne sont pas toujours d'accord sur le choix d'un site d'observatoire, ils ont été au contraire unanimes à approuver le choix, pour notre réunion, de la Ville Éternelle, et nous en étions certains à l'avance. Mieux encore, les météorologistes eux-mêmes, avec lesquels nous aurons peut-être des controverses dans les jours qui viennent, ont été aussi de l'avis des astronomes sur ce point précis, et je ne puis mieux faire que de citer l'un d'eux qui, en s'excusant de ne pouvoir venir, m'écrivait : " I find it very difficult to say " No " to any invitation to attend a meeting in Rome.... However, my commitments are so heavy that I do not feel I can say " Yes "... "

Ainsi, du monde entier, des antipodes même, des collègues sont venus nous retrouver à Rome. Alors, un doute naît dans l'esprit des organisateurs : sont-ils venus parce que la réunion est à Rome, ou parce que le sujet les intéresse ? J'espère que nos amis italiens nous permettront de croire que les deux raisons ont joué.

En tous cas, le fait le plus remarquable, je crois, est le grand nombre de pays représentés : 17, sauf erreur, pour un total de 45 participants. C'est bien la preuve que le problème du choix des sites est un problème d'intérêt international — et aussi que de tous pays, on désire venir à Rome !

Plusieurs collègues auraient désiré être avec nous et ont dû y renoncer : R. Coutrez, d'Uccle, qui a joué un rôle de premier plan dans la naissance et l'organisation de ce Symposium, M. Minnaert, d'Utrecht, R. Giovanelli, de Sydney, A. Dollfus, de Meudon, D. Menzel, de Harvard College, ainsi que des météorologistes, P. A. Sheppard, de Londres, F. Moeller de Munich. Nos collègues soviétiques O. A. Melnikov, N. I. Kucherov et S. Darchia, de l'Observatoire de Pulkovo, ont manifesté leur très vif désir de se joindre à nous, et nous espérons les voir arriver.

Hélas, il ne suffit pas de vouloir tenir une réunion à Rome, il faut en avoir la possibilité matérielle. Mais là encore, nous étions sûrs que notre choix était bon, car nous savions combien le Consiglio Nazionale delle Ricerche est toujours prêt à aider des manifestations de ce genre, et quel appui nous trouverions auprès de son Président, le Professeur G. Polvani. Cet appui ne s'est pas démenti; c'est grâce à lui que nous avons pu bénéficier de ces locaux, grâce à l'aide financière du C. N. R. que nous avons pu mettre sur pied toute notre organisation matérielle. Je me dois d'exprimer ici toute la gratitude de nos collègues présents, et, au-delà d'eux, de l'Union Astronomique Internationale et de tous les astronomes auxquels nos travaux pourront, je l'espère, profiter.

Mais je ne veux pas prolonger cette allocution. Nous n'avons pas de temps à perdre. Car une solution radicale au problème du choix des sites menace d'enlever tout intérêt à nos travaux : on nous annonce déjà que les premiers hommes se poseront sur la Lune en 1971 ou 1972, et alors, plus d'atmosphère terrestre pour gêner les observations, plus de problème de choix des sites terrestres. Je sais bien qu'il faudra quelques années de plus pour que soient installés de grands observatoires lunaires; je sais bien aussi que les véhicules n'atteignent pas toujours la Lune comme

prévu, et qu'il y a quelquefois des retards. Mais songeons que nous n'avons qu'une semaine ici pour prendre des décisions; qu'il faudra qu'elles soient imprimées et que les imprimeurs ne sont pas toujours rapides; qu'il faudra ensuite que tout le monde prenne l'habitude de se conformer à ces décisions, ce qui sera très long; qu'il faudra enfin construire des observatoires dans les lieux les plus propices, ce qui sera encore plus long. Donc disons, comme la tortue de la fable, « Rien ne sert de courir, il faut partir à point », et mettons-nous au travail.

